

PIERRE SAUREL

Meurtre en mini-jupe



BeQ

Pierre Saurel

Brien le Don Juan # 15

Meurtre en mini-jupe

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 753 : version 1.0

Meurtre en mini-jupe

Collection *Brien le détective*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Client de l'au-delà

Robert Brien, celui qu'on appelait le détective Don Juan, n'avait plus de bureau depuis qu'il travaillait seul.

Il calculait que c'était une dépense inutile.

– Un service téléphonique prend mes messages et on peut m'écrire à une case postale. Comme ça, j'ai la paix.

Et lorsque Robert était sans travail, ce qui arrivait très rarement, il faisait immédiatement de la collection.

Si un client qui l'avait engagé refusait ou hésitait à payer, le détective n'attendait pas inutilement. Il confiait immédiatement ce compte à une maison spécialisée dans la collection.

– Nous, les détectives, nous devons toujours

faire un travail rapide, propre, honnête, donner satisfaction aux clients. Alors, quand c'est, terminé, qu'ils remplissent leurs engagements.

Si Robert était sans pitié pour les clients qui payaient mal, il avait souvent trop bon cœur et acceptait de travailler pour des gens qui n'avaient pas le sou.

– Quand un client me dit qu'il ne peut payer, je préfère ça. Je sais au moins à quoi m'en tenir.

Ce matin-là, Robert n'avait rien de spécial, aucune enquête précise. Il décida donc de rendre visite à quelques clients avant de donner leur compte à la maison spécialisée dans la collection.

Il passa au bureau de poste. Il n'avait pu y aller la veille.

Le détective avait deux lettres. L'une d'elles contenait un chèque.

Quant à l'autre, elle avait sûrement été retardée, car elle avait été mallée quatre jours plus tôt.

Le détective Don Juan s'installa dans sa voiture et lut :

« Monsieur Brien,

« J'ai tenté de vous rejoindre au téléphone, mais votre secrétaire veut absolument savoir de quoi il s'agit. J'ai laissé mon numéro de téléphone, mais vous n'avez pas rappelé. »

Robert, surtout quand il avait trop de travail, ne rappelait pas ceux qui refusaient de donner quelques précisions au téléphone.

Il lui arrivait, trop souvent, de perdre son temps avec des clients peu ou moins sérieux.

Il continua la lecture.

« Il faut absolument que je vous voie. On veut m'assassiner. S'il vous plaît, venez à mon secours. Pour vous prouver ma bonne foi, je vous envoie un mandat-poste au montant de cinq cents dollars. J'espère que ce sera suffisant pour que vous vous occupiez de moi. »

La lettre était signée Miville Gratton.

À la suite du nom, il y avait deux numéros de téléphone.

Robert sortit le mandat-poste de l'enveloppe. Il était bien fait à l'ordre de Robert Brien et au montant de cinq cents dollars.

– Pourquoi n'a-t-il pas dit à la téléphoniste qu'il était menacé de mort ?

Et de plus, la lettre s'était sans doute égarée, car elle aurait dû être livrée deux jours plus tôt.

Robert avait un appareil téléphonique dans sa voiture.

Il signala donc le premier numéro, mais personne ne répondit.

Il appela alors le second.

C'était une compagnie.

– Monsieur Miville Gratton est-il là ?

– Monsieur Gratton ne sera ici que demain. Il est allé en dehors de la ville, hier, quelque chose de spécial ?

– Quand doit-il entrer à Montréal ?

– Ce soir, sûrement. Il sera au bureau demain.
Si vous voulez laisser votre numéro de
téléphone...

– Je le rappellerai, mademoiselle.

– Bien, monsieur.

Et le détective raccrocha.

*

Il était minuit.

Le jeune couple s'était rendu au cinéma, puis
on était allé siroter un « coke » au restaurant.

Et maintenant, le garçon reconduisait son amie
chez elle.

La rue était sombre.

Il la tenait par la taille et on marchait très
lentement.

De temps à autre, le couple s'arrêtait, on
échangeait un baiser.

Dans quelques secondes, on serait rendu à la

demeure de la jeune fille et là, dans l'ombre complice, on se donnerait des baisers encore plus passionnés.

Soudain, le couple sursauta.

On venait d'entendre un claquement sec.

– On aurait dit un coup de feu, murmura la jeune fille.

– Mais non, c'est une voiture automobile qui a fait ce bruit. Le moteur a eu un manque.

À ce moment précis, une voiture tourna à grande vitesse le coin de la rue et disparut dans la nuit.

Les freins avaient fait entendre un bruit de grincement.

– Je te dis, Jacques, qu'il se passe quelque chose. Une voiture automobile qui ne roule pas bien, ne file pas à cette vitesse. On aurait dit quelqu'un qui se sauve.

– Allons voir.

Le couple fit marche arrière. On pressa le pas.

– Tu vois bien qu'il n'y a rien.

En effet, la rue semblait déserte.

– Regarde, fit soudain la fille.

– Quoi donc ?

– Là, on dirait quelque chose sur le bord du trottoir.

– Tu as raison, Pauline.

Rapidement, Jacques s’avança. Une seconde plus tard, il se rendait compte qu’il s’agissait d’un homme.

– Il est blessé.

Il cria à Pauline :

– Il n’y a pas de téléphone près d’ici. Cours chez-toi, appelle la police, vite. Dis qu’il est blessé sérieusement. Il a été abattu à bout portant.

Pauline n’attendit pas plus longtemps et s’éloigna en courant. Jacques se pencha sur le blessé. Il respirait avec difficulté. L’homme soudain, bougea.

Jacques savait fort bien qu’on ne doit pas déplacer un blessé, surtout un accidenté.

Mais cet homme avait été victime d’une

attaque. Il était mourant. Il pouvait peut-être parler.

Il le souleva. Il vit le blessé ouvrir les yeux.

– Nous avons appelé du secours, fit Jacques.

L'homme remua les lèvres, cherchant à parler.

– Ne bougez pas, je vous en prie.

– ...a tiré...

– Vous savez qui ?

– Mini...

– Une fille qui se nomme Mimi ?

– Mini... ju... jupe.

– Vous avez dit, mini-jupe ?

L'homme bougea la tête. Il faisait signe que oui.

– Donc, c'est une fille, vous l'avez vue ?

– Je... je...

Et il cessa tout à coup de parler. Il venait de perdre conscience. Jacques entendit un bruit de pas. Pauline arrivait au pas de course, en compagnie de son père.

– Jacques, que s’est-il passé ?

– Nous avons entendu un coup de feu. Nous sommes venus ici et avons trouvé cet homme.

– Est-il mort ?

– Non, blessé, seulement. Vous avez téléphoné aux policiers ?

– Oui, ils ne devraient pas tarder.

Et en effet, quelques minutes plus tard, deux voitures de la police municipale arrivaient, dont une voiture ambulancière.

Cette dernière voiture prit immédiatement le blessé à son bord et en vitesse, se dirigea vers l’hôpital le plus rapproché.

Les autres policiers questionnèrent Jacques et son amie.

Ce dernier conta ce qu’il savait.

– Comme, vous voyez, c’est très peu.

– Vous dites que vous avez vu une voiture s’éloigner rapidement ?

– Oui, elle a tourné le coin de la rue, se dirigeant vers l’ouest. Donc, nous ne l’avons vue

que de loin.

– Vous ne pouvez dire quelle marque ?

– C’était une assez grosse voiture, je veux dire que ce n’était pas un modèle compact. C’est tout.

– Vous êtes demeuré près du blessé ?

– Oui. J’ai tenté de lui porter secours.

– Il n’a pas repris conscience ?

Jacques hésita :

– Quelques secondes seulement. Il a voulu parler, mais il divaguait.

– Qui vous a dit qu’il divaguait ?

– Il a dit... a tiré. Ça, je l’ai bien compris. Ensuite, j’ai, cru qu’il avait prononcé un nom.

– Lequel ?

– Mimi. Je l’ai répété, mais il m’a fait signe que ce n’était pas ça, il avait dit mini et il a ajouté très lentement, le mot jupe.

– Pardon ?

– Vous voyez bien que j’ai dû mal comprendre. Il aurait dit mini-jupe.

Le policier prenait des notes.

– Vous avez cherché à le questionner ?

– Oui, j’ai voulu savoir s’il avait bien dit mini-jupe ou encore, s’il avait vu une femme. Mais ce fut inutile. Il ne parlait plus..., et puis, vous êtes arrivés.

Le policier prit le nom et l’adresse des témoins.

– Écoutez, je ne voudrais pas avoir d’ennuis à cause de ça, fit Jacques.

– Pas du tout, mais votre témoignage peut être important.

– Nous n’avons rien vu.

– Mais vous avez entendu quelque chose...

– Oui, mini-jupe et si je vais répéter ça en cour, on me prendra pour un imbécile.

– Ne vous en faites pas. Il se peut que vous ne soyez jamais appelé en cour. Si le blessé reprend conscience, il pourra en dire plus long.

Mais le blessé ne devait jamais reprendre conscience.

Lorsqu'il arriva à l'hôpital, on ne put que constater la mort.

– Il est décédé au cours de son transport en voiture ambulancière.

Des journalistes se précipitèrent vers les téléphones.

Ce meurtre avait été commis juste à temps, c'est-à-dire qu'on pouvait faire paraître la nouvelle dans les journaux du matin.

On chercha à en savoir plus long sur l'identité de la victime.

– Nous ne pouvons rien vous dire avant d'avoir averti la parenté.

Un journaliste appela son directeur.

– Pouvez-vous attendre quelques minutes, retarder la parution de l'édition finale ?

Une édition du journal du matin était en vente dès onze heures trente du soir. L'édition finale n'était imprimée, qu'au cours de la nuit.

– Il faut que notre page de dernière heure entre sous presse d'ici trente minutes.

– Je vais chercher à vous rappeler. L’homme qui a été assassiné semble fort bien mis. Ce n’est pas un voyou. Il s’agit sans doute d’une vengeance de la pègre.

– Bon, si dans trente minutes vous n’avez pas téléphoné, nous publierons la nouvelle mais sans donner de nom.

*

Robert Brien, avant de monter dans sa voiture, se rendit au restaurant du coin et acheta le journal.

Il faisait toujours la même chose tous les matins.

Le garçon lui demanda :

– Vous déjeunez, monsieur Brien ?

– Non, je n’ai pas faim ce matin, je viens de prendre un café.

Robert jeta un coup d’œil sur la première page.

– Meurtre crapuleux, en pleine rue.

Au-dessus de ce titre, on pouvait lire :
« Dernière heure ».

Et on donnait plus de détails à l'intérieur.

– Je vais prendre un autre café, fit Robert en s'installant au comptoir.

Il tourna la page et lut la nouvelle concernant ce crime crapuleux.

On racontait l'attentat survenu aux environs de minuit.

– Malheureusement, disait le journaliste, nous ne pouvons divulguer le nom de la victime pour le moment. S'agirait-il d'une autre vengeance de la pègre ?

Mais au bas de la page, il y avait une courte nouvelle, encadrée de noir, pour bien attirer l'attention :

« Au moment d'aller sous presse, nous avons pu obtenir l'identité de la victime de l'attentat de la nuit dernière. Il s'agit d'un monsieur Miville

Gratton. Nous n'avons pu obtenir d'autres renseignements.

La direction. »

Robert avait sursauté en voyant le nom de l'homme.

– Miville Gratton.

Il ne devait sûrement pas y avoir des dizaines de Miville Gratton à Montréal.

Rapidement, le jeune détective se dirigea vers la cabine téléphonique.

Il signala un numéro.

– Escouade des homicides, s'il vous plaît.

– Un instant.

Bientôt, une voix répondit :

– Escouade des homicides, détective Pelletier à l'appareil.

Le jeune détective Don Juan chercha à changer sa voix, se prenant un léger accent anglais.

– Je voudrais avoir un renseignement au sujet de l’attentat de la nuit dernière. Vous avez l’adresse de ce monsieur Gratton ?

– Vous le connaissez ?

– J’en connais un.

– Attendez une seconde.

Le détective Pelletier revint bientôt à l’appareil et donna l’adresse de Gratton.

– Je regrette, ce n’est pas celui que je connais.

– Attendez, je...

Mais déjà, Robert avait raccroché.

Rapidement, il feuilleta le bottin téléphonique, trouva à R. Gratton, l’adresse que venait de lui donner le détective Pelletier.

Robert jeta un coup d’œil sur le numéro de téléphone.

– C’est bien ça.

En effet, c’était un des deux numéros inscrits dans la lettre qu’avait reçue Robert.

– Une véritable lettre de l’au-delà. Je n’ai

jamais rencontré cet homme et il m'a fait parvenir cinq cents dollars.

Et Robert se sentit obligé de faire enquête.

– Mais je ne sais absolument rien de cet homme. Tout ce que je possède, c'est quelques mots et un numéro de téléphone.

II

Cherchez la femme !

Robert Brien sortit du restaurant et monta dans sa voiture.

Une dizaine de minutes plus tard, il arrivait au poste de police où l'escouade des homicides avait son quartier général.

Avant de se rendre au bureau de l'escouade, Robert s'informa afin de savoir qui avait fait enquête.

– Pourquoi ? demanda un détective que Robert connaissait bien. Cette affaire vous intéresse ?

– Peut-être, surtout si Cartier ne s'en occupe pas personnellement.

Le détective sourit :

– Je crois que vous n'aimez pas

particulièrement notre sergent.

– Oh ! pas du tout.

Le sergent Cartier détestait les détectives privés et faisait l'impossible pour causer des soucis à Robert Brien.

Par contre, le détective Don Juan était bien ami avec le Lieutenant Fortin, chef de l'escouade des homicides de la police municipale.

– Eh bien ! Brien, rassurez-vous. Depuis ce matin, c'est le Lieutenant lui-même qui a charge de l'enquête.

– Et Cartier ?

– Il ne travaille que cette nuit.

D'un pas rassuré, le jeune détective monta au bureau de l'escouade des homicides.

Le Lieutenant était fort occupé.

– Tu veux me voir, Robert ?

– Oui, Lieutenant.

– C'est important ? Parce que j'ai énormément de travail.

– Il s’agit de ce Miville Gratton, Lieutenant.

– Oh ! alors, c’est différent, Robert, tu peux entrer.

Le Lieutenant le fit passer dans son petit bureau.

– En quoi ce type-là t’intéresse-t-il ?

Sans rien dire, Robert sortit la lettre de sa poche.

– J’ai tenté de communiquer avec lui, hier, mais il n’était pas à Montréal.

Fortin lut lentement la lettre.

– Y avait-il un mandat-poste ?

– Oui, Lieutenant.

– De cinq cents dollars ?

– Oui.

Fortin fronça les sourcils.

– Quand as-tu reçu cette lettre ?

– Avant-hier, je ne suis pas allé au bureau de poste. Mais cette lettre est tout de même arrivée en retard.

Le lieutenant jeta un coup d'œil sur l'enveloppe, puis leva les yeux vers Robert.

– Je devine ta pensée, Robert. Tu veux que je remette ce cinq cents dollars aux héritiers de Gratton ?

Robert sursauta.

– Mais pas du tout, Lieutenant.

– Comment ça ?

– Cet argent m'appartient.

– Voyons, Robert...

– Il m'appartient, Lieutenant. Vous allez dire que je ne l'ai pas gagné, mais quand je l'aurai gagné, je n'aurai aucun scrupule à garder ces cinq cents dollars. Gratton avait peur d'être assassiné. Il voulait me confier la tâche de le protéger. Malheureusement, j'ai reçu sa lettre trop tard. Le moins que je puisse faire, c'est d'enquêter pour découvrir l'assassin.

Le Lieutenant Fortin esquissa un sourire.

– Je m'attendais à ce que tu réagisses de cette façon, Robert. Heureusement que ce n'est pas

Cartier qui s'occupe de l'affaire.

– Oui, heureusement.

Fortin reprit la lettre.

– Deux numéros de téléphone, murmura-t-il. Celui-là, c'est chez lui et ce dernier, à son travail.

– C'est tout ce que je possède.

– Et tu as pensé venir me voir. Tu veux que je te confie mes secrets, que je te dise ce qu'on a découvert ?

– Lieutenant, même si vous ne dites rien, vous savez fort bien que je finirai par tout apprendre.

– En effet.

– Ce sera plus long. Je n'ai qu'un but, aider la justice et gagner mon cinq cents dollars. Je ne recherche pas la publicité, je ne veux pas voir mon nom mêlé à cette histoire. Je vous tiendrai au courant de mes moindres découvertes si...

– Si je fais la même chose avec toi.

Fortin se retenait pour ne pas rire.

– Je vais me montrer bon prince.

Il prit un dossier qui se trouvait sur son bureau.

– Tout d’abord, voici la photo de la victime.

Robert regarda la photo de Miville Gratton. C’était un homme qui pouvait approcher cinquante ans.

Il avait les cheveux grisonnants.

– Il paraissait excessivement bien, c’était le genre beau parleur.

– Vous permettez que je prenne des notes ?

– Nous ne savons que peu de choses. Il faisait partie d’une compagnie. Il avait même des actions dans cette compagnie, mais il a tout vendu. Il est demeuré vendeur et c’était un as. Il faisait un très fort salaire.

– Marié ?

– Oui, mais son épouse ne vivait pas avec lui.

– Donc, ils étaient séparés ?

– Pas devant la loi. J’ignore si elle hérite. S’ils se sont mariés en communauté de biens, c’est-à-dire, sans contrat de mariage, elle hérite sûrement

de la moitié des biens.

– Il en a beaucoup ?

– Un peu sûrement. Mes hommes vont en savoir plus long aujourd’hui.

Robert, alors, demanda :

– Et cette séparation, comment est-ce arrivé ?

– Je ne sais pas exactement. Madame Gratton est plus jeune que son mari. Elle vit seule, elle travaille et elle a des tas d’amis. Elle et son mari semblent s’être quittés bons amis.

– Vous l’avez interrogée ?

– Pas encore. Elle ne semble pas être à Montréal. Quant à Gratton, il avait des petites amies un peu partout, il voyageait passablement. Ça pourrait expliquer ta lettre.

– Comment ça ?

– Il y avait peut-être un mari jaloux qui faisait des menaces. On ne sait jamais. Gratton fréquentait les boîtes de nuit et allait également aux courses, il jouait à la bourse, en un mot, il faisait la grosse vie.

– Des amis ?

– Nous n'en savons pas plus long. L'enquête va se poursuivre aujourd'hui. J'ai deux hommes qui sont à son appartement, qui fouillent tout. Un autre cherche madame Gratton. Un quatrième essaie de trouver le notaire qui s'occupait des affaires de Gratton.

– Et à son travail ?

– Ce qui nous intéresse surtout, c'est la vie privée de Gratton. Donc, nous commençons par ça. Présentement, un de mes hommes s'est rendu au bureau, il a interrogé le gérant. Ce dernier n'a pu donner de détails. Gratton était un bon employé. C'est tout ce que l'on peut dire. Il était en dehors de la ville et est sans doute entré à Montréal dans la nuit d'hier.

– Oui, c'est également ce qu'on m'a dit.

Robert se leva.

– Je vous remercie des renseignements, Lieutenant, c'est peu, mais quand même... Je vais faire comme vous, je chercherai à l'aveuglette.

Le jeune détective allait sortir.

– Au fait, Lieutenant, il est mort sur le coup ?
On lui a tiré plusieurs balles ?

– Une seule. L’assassin l’a sans doute rencontré, face à face et a tiré sur lui en pleine poitrine. Une voiture devait l’attendre.

Et Fortin conta ce qui s’était passé exactement cette nuit-là.

– Mais, diable, c’est très important, ce que vous venez de dire, Lieutenant. En tombant, Gratton a vu sa victime. Il a vu sa minijupe, ses jambes. Il n’a pas reconnu la fille, elle était peut-être dans l’ombre, mais il savait que c’était une femme, une femme en mini-jupe.

– Robert, il ne faut pas trop se fier aux paroles d’un mourant.

– Moi, Lieutenant, j’y attache une grande importance. Au moins, j’ai une piste. Il faut chercher la femme.

El il sortit du bureau du Lieutenant.

– Chercher la femme, c’est facile à dire, mais quelle femme ?

Et Robert ne voulait pas se mettre les policiers

à dos.

L'un d'eux recherchait madame Gratton.

– Voilà une femme qui peut être considérée comme suspecte, surtout si elle hérite de son mari. Mais la police s'en charge.

Le Lieutenant avait dit que Gratton avait plusieurs petites amies.

– Mais qui sont-elles ? Personne ne le sait.

Soudain, il se souvint de l'appel qu'il avait fait la veille au bureau de Gratton.

C'était une jeune fille qui lui avait répondu.

Elle lui avait dit que Gratton reviendrait le soir même à Montréal.

– Donc, elle était au courant de son travail.

De plus, un homme, habitué à flirter avec les filles, s'intéresse ordinairement aux secrétaires, surtout si elles sont jeunes et jolies.

– Il se peut fort bien qu'il ait fait des conquêtes de ce côté-là.

C'était le seul endroit où Robert pouvait s'adresser.

– Et au bureau, on doit en savoir assez long sur lui. Pour quelles raisons n’a-t-on rien dit à la police officielle ? Veut-on cacher quelque chose ?

– Oui, Robert allait chercher la femme et il allait commencer son enquête par le bureau où travaillait Gratton.

*

Une jeune fille s’avança vers le comptoir.

– Monsieur ?

– Vous avez des vendeurs, ici, des voyageurs, n’est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Et où se trouve le bureau des voyageurs ? Je veux m’adresser à leur secrétaire.

– Les voyageurs ont trois secrétaires. C’est la première porte à votre droite. Vous voulez vous engager ?

– Non, non, mademoiselle, je ne me cherche

pas un emploi.

Robert se dirigea vers la porte indiquée par la jeune fille. Il ouvrit et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Il y avait quelques hommes, occupés à faire des appels. Il aperçut également les trois secrétaires.

L'une avait tout près de quarante ans, sinon plus. Elle était assez jolie, mais avait un air sévère, ce qu'on pouvait appeler un air de vieille fille.

La seconde qu'il vit était brune, plutôt petite, délicate, et fort jolie. Elle pouvait avoir entre dix-huit et vingt-et-un ans.

– Trop jeune pour Gratton, sans doute.

La troisième avait le dos tourné. Robert voyait sa coiffure, une coiffure haute, des cheveux d'un blond roux. Elle portait probablement un chignon.

Le jeune détective s'approcha du comptoir. Aussitôt, la petite brune se leva.

Juste à ce moment, un vendeur demanda :

– Mademoiselle Ricard, je n’ai pas reçu d’appel hier après-midi ?

La jeune fille qui avait les cheveux d’un blond roux tourna légèrement la tête.

– Non, à moins que quelqu’un d’autre ait répondu.

Robert ne l’avait vue que de profil, mais elle semblait assez jolie. Il était difficile pour lui de dire son âge, il l’avait à peine aperçue.

– Monsieur ?

– J’aimerais dire un mot à Mademoiselle Ricard.

– Un instant.

La jeune fille se retourna.

– Louise, c’est pour toi.

– J’y vais.

La secrétaire termina le travail qu’elle faisait avec un des voyageurs, puis se retourna pour se diriger vers le comptoir.

Robert alors put l’apercevoir.

Elle était assez jolie, peut-être pas une beauté, mais elle était frappante.

Elle était plutôt grande, peut-être cinq pieds et quatre ou cinq pouces.

Elle portait une jupe et un chandail qui la moulait. Elle avait une poitrine qui devait sûrement aguicher tous les voyageurs.

Enfin, sans être âgée, Louise Ricard n'était plus une enfant. Elle avait sûrement aux environs de vingt-cinq ans.

Mais ce qui attira surtout l'attention de Robert, ce fut la jupe de Louise.

Sa jupe était très courte, sûrement de deux à trois pouces au-dessus du genou.

Mais elle était une de ces filles qui avaient des jambes magnifiques, qui pouvaient se permettre de porter une mini-jupe.

– Il faut chercher la femme... la femme à la mini-jupe, songea le détective.

Et il se demanda si Louise n'était pas celle qu'il devait rencontrer.

– En tout cas, c’est sûrement le genre qui intéresse un homme dans la quarantaine qui aime flirter avec des plus jeunes que lui.

III

Ange ou démon

– Monsieur ?

– Vous êtes mademoiselle Louise Ricard, n'est-ce pas ?

– Oui.

– J'étais en communication avec un voyageur que vous connaissez bien, monsieur Gratton.

– Oh !

– Je sais ce qu'il est arrivé hier soir. Monsieur Gratton avait retenu mes services, mais trop tard.

– Je ne comprends pas.

– Ce nom vous dit quelque chose ?

Louise regarda la carte, fronça les sourcils, leva les yeux et regarda longuement Robert.

– Évidemment, tout le monde vous connaît.

Robert, en effet, recevait beaucoup de publicité. Toutes les jeunes filles, les jeunes femmes aimaient entendre parler de lui. Sa réputation de Don Juan était faite.

– J’aimerais vous parler... en particulier.

– Pourquoi ?

– J’ai plusieurs raisons. Tout d’abord, je vous ai dit que monsieur Gratton avait retenu mes services, deuxièmement, il m’avait mentionné le prénom de Louise.

– Ah !

– Mais si je veux vous parler en particulier, la véritable raison, c’est que je vous trouve très jolie, très aguichante et je ne perds jamais la chance de prendre un repas en compagnie d’une jolie femme.

Elle esquissa un sourire et rougit légèrement. Un compliment fait toujours plaisir, un compliment venant de la part de Robert Brien faisait doublement plaisir.

– Mais je ne vous engagerais jamais comme

secrétaire, fit Robert en riant.

– Puis-je savoir pourquoi ?

– Parce que je serais probablement incapable de travailler.

– Monsieur Brien !

– Robert est mon prénom. Vous ne croyez pas que nous serions plus à l'aise pour discuter devant un bon repas ?

Elle hésitait.

– À quelle heure allez-vous dîner ?

– Midi, mais j'y vais avec une autre secrétaire, habituellement.

– Une heure, mais je pourrais partir vers onze heures trente.

– Donc, vous acceptez ?

Elle était vaguement inquiète.

– Monsieur... Robert, je n'ai rien à voir avec...

– Je le sais et ne soyez pas inquiète. Je ne suis pas de la police officielle et ce que nous discuterons restera entre nous. Je vous attends à

la porte de la bâtisse vers onze heures trente.

– Bon, c’est entendu.

Robert sortit du bureau. Il se retourna avant de fermer la porte et aperçut Louise qui le regardait s’en aller.

Aussitôt que la porte se fut refermée, la petite brune s’approcha rapidement.

– Qui est ce beau garçon ? Il me plaît.

– Un ami, ne t’occupe pas de lui.

Elle entra dans le bureau de son patron.

– Pourrais-je prendre trente minutes de plus pour dîner ce midi, monsieur. Je puis travailler une demi-heure de plus à cinq heures.

– Que se passe-t-il ?

– J’ai un appartement à visiter et ça pourrait être assez long. Je veux déménager, alors...

Le patron sourit :

– Partez à onze heures trente. Ce soir, entre cinq heures et cinq heures trente, il se peut que j’aie quelques lettres à vous dicter.

– Je serai à votre disposition.

– Je chercherai à être libre à cinq heures, je dois rencontrer un client, mais je ferai l'impossible pour être libre. À ce soir, Louise.

Elle sortit du bureau. Ce n'était pas la première fois que le patron la gardait après le travail.

Il se montrait très entreprenant. Louise s'était laissé embrasser à quelques reprises, mais elle ne voulait pas que ça aille plus loin.

– Il est marié... et puis, je perdrais ma liberté.

Elle se montrait des plus « gentilles » avec quelques voyageurs et ces derniers étaient très généreux pour elle.

Mais pour l'instant, une seule chose l'intéressait : Robert Brien.

Elle avait la chance d'être seule, de dîner en compagnie d'un homme que toutes les femmes recherchaient.

Quelques secondes plus tard, elle apprenait à la petite brune qu'elle devait partir plus tôt.

– Nous ne dînerons pas ensemble. Je dois aller visiter un appartement.

– Je pourrais y aller avec toi.

– Non, car le patron m’a accordé un peu plus de temps, il refuserait si nous demandions toutes deux, la même permission.

*

En sortant de la cage de l’ascenseur, elle reconnut Robert Brien. Tout de suite, le jeune détective la prit sous le bras.

– Ma voiture n’est pas loin, venez. Vous avez une heure trente ?

– Oui.

– Tant mieux.

En voyant la magnifique voiture convertible de Robert, elle eut un petit cri d’émerveillement.

– Je suis déjà montée dans une voiture convertible, mais jamais dans une aussi moderne que celle-ci.

Robert voulait l'impressionner. Il la conduisit dans un très chic restaurant où l'on plaça le couple dans un salon particulier.

Le jeune détective commanda un apéritif, puis, Louise choisit son repas. Robert fit de même, prenant bien soin de commander un bon vin.

– Alors, vous vous occupez de l'assassinat de monsieur Gratton ?

– Oui, il savait qu'il était menacé de mort. Je devais le rencontrer pour le protéger. Il m'avait même versé un acompte. Alors, en conscience...

– Mais moi, qu'est-ce que je viens faire, là-dedans ?

Robert risqua :

– Au cours de la seule conversation que j'ai eue avec Gratton, j'ai appris qu'il vous connaissait assez intimement.

Elle sembla mal à l'aise et Robert comprit qu'il avait touché juste.

– Je ne suis pas ici pour vous juger, De plus, je dois avouer que Gratton avait beaucoup de charme et on le disait très habile avec les

femmes. Alors, il est normal qu'une jeune beauté comme vous...

Elle laissait parler Robert.

– Vous l'aimiez ? demanda brusquement le détective Don Juan.

Elle sursauta.

– Mais jamais de la vie.

– Pourtant, il m'a dit...

– Il a peut-être cru qu'il était irrésistible. Eh bien ! Miville... je veux dire, monsieur Gratton se trompait. S'il fallait que je sois tombée amoureuse de tous les hommes avec qui j'ai eu une idylle...

Elle s'arrêta une seconde.

– Je parle trop, vous allez très mal me juger. Je suis une idiote.

– Je ne suis pas ici pour vous juger. Je fais enquête, c'est tout. Donc, vous n'aimiez pas Gratton, même s'il a flirté avec vous.

– C'est ça.

– Même si vous avez accepté ses avances... si

vous avez succombé à son charme.

– Monsieur Robert, j’ai accepté de dîner avec vous parce que je vous trouvais très gentil. Je ne m’attendais pas à me faire poser des questions si indiscretes. Je ne vois pas ce que je viens faire dans la mort de monsieur Gratton.

Le jeune Brien se mit à rire.

– Bravo, j’aime les jeunes filles qui se fâchent facilement. Mais laissez-moi terminer mon exposé et vous saurez pour quelles raisons j’ai tenu à vous voir.

Et tout en mangeant, Robert déclara :

– Nous savons que Gratton vivait séparé de sa femme. Nous savons qu’il aimait bien vivre, qu’il aimait bien dépenser et qu’il adorait les jolies femmes. Mais c’est tout. Pourquoi l’a-t-on tué, on l’ignore. Qui étaient ses amis et surtout, ses ennemis ? On l’ignore encore. Vous êtes la seule personne que je connaisse qui peut, probablement, me parler de Gratton. Remarquez que je n’ai pas mentionné votre nom à la police. Donc, vous ne serez pas inquiétée.

– C’est trop aimable.

– Mais avant d’aller plus loin, vous allez me dire où vous vous trouviez, hier soir, aux environs de minuit.

Elle hésita longuement, comme si elle ne savait pas trop quoi répondre.

– Je... enfin, je ne puis rien prouver. J’étais à mon appartement, seule.

– Complètement seule ?

– Oui.

– Personne ne vous a vue ? Personne ne peut le confirmer ? Si la police vient à vous soupçonner, si on questionne le concierge, peut-être qu’on pourra prouver le contraire. Vous avez trop hésité à me répondre.

– Vous ne me croyez pas ?

– Non.

– Oh !

Elle semblait en colère !

– Je regrette d’être venue dîner avec vous. Je n’aurais pas dû.

– Comprenez donc que je veux découvrir la vérité et vous aider. Alors, pourquoi ne pas coopérer ?

Elle murmura :

– Disons que je n'étais pas à mon appartement, que je n'ai pas d'alibi. Je pourrais en avoir un, mais je compromettrais quelqu'un.

– Je suppose que vous avez entendu parler de moi dans les journaux ? On m'appelle le Don Juan. Pourquoi ? Tout simplement parce que j'aime les jolies filles. Alors, ne soyez pas timide avec moi. Si vous étiez avec un homme hier soir, je ne vous jugerai pas, car moi-même, je n'étais pas seul, vous savez.

– Disons que j'avais accepté de sortir avec un camarade et vu qu'il est marié, je ne veux pas le compromettre.

– Parfait, vous faites bien. Mais si les choses venaient à se compliquer, il faudra le nommer.

– J'espère que ça n'ira pas jusque-là.

Déjà, le repas était passablement avancé.

– Maintenant, parlez-moi de Gratton. Nous

n'avons plus grand temps et je n'ai rien appris.

Et la sculpturale Louise se décida enfin.

– Comme vous avez dit, il aimait beaucoup sortir, boire, dépenser. Il fréquentait les pistes de course et gageait souvent chez les bookies. Il m'emmenait également dans les clubs. Il semblait avoir plusieurs amis.

– Vous alliez dans plusieurs clubs ?

– Non, toujours le même ou presque.

Elle nomma deux boîtes de nuit.

– Mais c'est surtout au Caribou que nous allions. Il semblait connaître bien des gens.

– Il vous les a présentés ?

– Non. Je ne me souviens que d'une personne, un bossu.

– Un bossu ?

– Oui, il était petit, il l'appelait Charlie. Miville lui donnait de l'argent pour les courses.

– Où rencontrait-il ce Charlie ?

– Une fois dans un restaurant. Charlie est

également venu une fois au bureau et nous l'avons rencontré à deux reprises au Caribou.

Robert prit des notes.

– Maintenant, savez-vous si Gratton avait de l'argent ?

– Je le crois. Il était chanceux aux courses. En tout cas, Charlie lui a remis de fortes sommes, une fois ou deux.

– Il vous a parlé de son épouse ?

– Oui. Elle vivait de son côté et lui du sien. Mais vous savez, elle aurait voulu se réconcilier.

– Pourquoi ?

– Parce que Miville avait de l'argent. C'est du moins ce qu'il m'a dit.

– Vous a-t-il parlé de d'autres femmes ?

– Une seule. Un soir, il nous a fallu sortir assez précipitamment du Caribou. Une fille, assez jolie, les cheveux roux, est entrée. Miville m'a dit : « Nous faisons mieux de partir, je la connais, je l'ai laissée tomber pour toi. Elle est très jalouse. Elle aime le trouble. Viens vite. »

– Et vous êtes partis ?

– Oui.

– Avez-vous questionné Gratton sur cette fille ?

– Oui. J’ai su qu’elle se nommait Kathy. Miville semblait avoir peur d’elle. Elle a déjà fait de la prison.

– Tiens, tiens, pourquoi ?

– Elle avait frappé une amie, mais à coup de couteau. Heureusement pour elle, cette fille ne fut que blessée.

Déjà, le repas était terminé et Louise devait songer à retourner à son travail.

– Je ne veux pas être en retard.

– J’aurais eu bien d’autres questions à vous poser. Ça ne vous importune pas trop ?

– Non, au début, j’avais un peu peur, mais...

Ils sortirent du restaurant. En retournant vers le bureau de Louise, Robert proposa :

– Et si ce soir, nous nous rencontrions. Accepteriez-vous de venir avec moi au Caribou ?

Elle hésita :

– On va me reconnaître et vous aussi, sans doute. Vous êtes connu des hommes qui fréquentent ce club. Il y a des bookies, des hommes qui jouent à l'argent...

– Autrement dit, la pègre.

– Oui. C'est pour ça que j'ai laissé tomber monsieur Gratton, je ne voulais pas devenir une fille de rien.

– Pour moi, il est facile de me changer quelque peu. Une moustache, des lunettes...

– Et moi, j'ai une perruque, ça me change totalement. La perruque est noire, on dit que j'ai l'air d'un petit démon.

La voiture venait de s'arrêter devant le bureau.

Avant de descendre, elle se serra contre Robert.

– Prenez mon adresse et venez me chercher à mon appartement. Vous verrez qu'un démon peut aussi être un ange.

– Je n'en doute pas.

Robert prit l'adresse en note, puis laissa descendre Louise.

Cinq minutes plus tard, le jeune détective entra dans une taverne où il allait régulièrement.

Il pouvait s'attarder longuement devant un seul verre de bière, jamais on ne lui posait de questions. Le détective se servait presque de cette taverne, comme de son bureau. Il prenait des notes, réfléchissait à ses diverses enquêtes.

Il commanda son verre de bière et sortit son calepin.

Déjà, il possédait quelques éléments.

Parmi les suspects, il y avait madame Gratton. Elle voulait de l'argent, elle voulait hériter de son mari.

– S'il n'a pas fait son testament, elle est la suspecte numéro un car elle n'est pas séparée légalement, elle héritera de tout.

Robert écrivit ensuite :

– Monsieur X.

Monsieur X, pour lui, c'était l'ami de madame

Gratton. Il pouvait avoir machiné le meurtre. Il avait tout intérêt à voir Gratton disparaître avant qu'il ne change son testament.

Ensuite, il y avait cette Kathy.

C'était une fille violente, une fille de la pègre sans doute et Miville Gratton en avait peur.

– Elle peut facilement l'avoir tué, c'est son genre. Gratton a reçu des menaces puisqu'il s'est mis en communication avec moi. Je vois mal son épouse le menacer, si elle voulait reprendre avec lui.

Ensuite, Robert écrivit le mot « pègre ».

Gratton fréquentait ces gens. Le bossu était justement un membre de la pègre.

– Il jouait à l'argent et aux courses. La pègre s'est peut-être vengée. Mais pourquoi ? Gratton avait de l'argent, donc, il ne devait pas de sommes importantes à ces gens-là. Il continuait de fréquenter ces types. La pègre ne tue pas pour une simple petite dette ou quelque chose du genre.

Et à la suite du mot pègre, pour mieux se

comprendre, Robert inscrivit entre parenthèses le mot « bossu ».

Enfin, il y avait Louise Ricard.

Cette fille avait peur de Gratton. Il lui avait sans doute proposé de travailler pour la pègre ou quelque chose du genre. Une fille qui a peur peut facilement perdre la tête et tuer.

Enfin, Gratton lui-même avait dit que l'assassin portait une mini-jupe. Louise était une adepte de ce genre de vêtements.

Et au bout de son nom, Robert écrivit : Ange ou démon ?

Puis, le jeune détective inscrivit quelques questions.

Qui a menacé Gratton ? Une personne importante, sérieuse, puisqu'il a cru bon de communiquer avec moi.

Pourquoi n'a-t-il pas appelé la police officielle ? On l'aurait protégé.

Robert était persuadé qu'en répondant à cette dernière question, il trouverait probablement la solution au problème.

– Enfin, Gratton avait de l’argent. Mais était-il toujours aussi chanceux aux courses, aux cartes ?

Le jeune détective se leva et sortit de la taverne. Il avait deux choses importantes à accomplir.

– Tout d’abord, une visite au Lieutenant. Ensuite, je tâcherai de faire la connaissance de ce fameux Charlie.

IV

Un mari qui meurt à temps

Le Lieutenant Fortin semblait tout fier de lui. Un large sourire illuminait sa figure lorsqu'il vit entrer Robert Brien.

– Alors, tu as découvert quelque chose, Robert ?

– J'ai obtenu des renseignements, Lieutenant, mais rien de bien sensationnel. Et vous ?

– Ça marche comme sur des roulettes.

Le Lieutenant prit une pile de feuilles qui se trouvait sur son bureau.

– Premièrement, nous avons rejoint le notaire de Gratton. Miville Gratton devait le rencontrer demain à onze heures. Gratton avait dit au notaire qu'il désirait changer son testament. Il lui en avait parlé, il y a plus d'une semaine.

– Donc, le testament n’est pas changé ?

– Non et ce n’est pas tout. Madame Gratton a appelé le notaire, il y a trois jours. Elle voulait savoir si son mari lui avait parlé de quelque chose, s’il avait changé son testament.

– Le notaire n’a pas été surpris d’entendre une telle demande ?

– Oui, mais madame Gratton lui a dit qu’elle voulait tenter de se réconcilier avec son mari. « S’il a changé son testament, je comprendrai alors que c’est complètement inutile. »

– Et je suppose que le notaire lui a dit qu’il avait rendez-vous avec Miville Gratton ?

– Exactement.

Robert comprit l’enthousiasme du Lieutenant. Maintenant, il avait une preuve circonstancielle contre un des suspects.

Fortin reprit :

– Ce n’est pas tout. Nous avons fait lever un mandat et avons fouillé l’appartement qu’habite madame Gratton.

- Et avez-vous découvert quelque chose ?
- Non, excepté à l’extérieur, dans une boîte à bouquets placés sous la fenêtre. C’est par chance qu’un de mes hommes a regardé là.
- Et qu’a-t-il découvert ?
- Un revolver, enveloppé dans une guenille. On a tiré un coup de feu avec ce revolver.
- Diable !
- Enfin, voici la plus grosse nouvelle. Tiens-toi bien, Robert. On a trouvé madame Gratton.
- À quel endroit ?
- Chez elle, on a trouvé un calepin contenant le nom de son ami et son adresse. La police s’y est rendue. Elle était cachée là. Nous l’avons arrêtée.
- Ah !
- Nous n’avons pas encore porté d’accusation contre elle. Nous pouvons la garder vingt-quatre heures. Mais évidemment, nous l’avons interrogée.
- Et je suppose qu’elle se dit innocente ?

– Oui. Mais voici son histoire.

Le Lieutenant prit une autre feuille.

– Vers neuf heures, elle a reçu un appel. Il s’agissait d’un homme qui voulait l’aider. Il disait qu’il savait où Gratton avait donné rendez-vous à une femme. Qu’elle pouvait le prendre en défaut et obtenir la séparation en l’accusant d’adultère. Donc, elle recevrait une bonne pension alimentaire. « C’est tout ce que je désirais, nous a-t-elle dit. »

Puis, madame Gratton avait continué.

– L’homme m’a demandé de me rendre à un appartement dans l’ouest de la ville, d’entrer sans frapper pour ne pas attirer l’attention. Mon mari devait être dans une pièce voisine. C’est exactement ce que j’ai fait. Je me suis rendue à cet appartement. Il n’y avait personne. J’allais sortir lorsqu’une main s’est placée sur ma bouche. J’ai perdu conscience. Lorsque je me suis éveillée, il faisait jour et j’étais dans un chemin désert sur la montagne. Rapidement, j’ai voulu appeler au secours. Il n’y avait personne. Je suis donc descendue. J’allais entrer dans une

cabine téléphonique lorsque j'ai vu un journal. On annonçait un meurtre, un attentat. Ce fut plus fort que moi. J'ai acheté le journal, j'ai lu la nouvelle de la mort de mon mari. Alors, j'ai eu peur et je me suis rendue à l'appartement de mon ami. Voilà la vérité.

Le Lieutenant mit de côté la feuille contenant la déposition de madame Gratton.

– Que penses-tu de ça ?

Robert ne répondit pas.

Le Lieutenant alors s'empressa d'ajouter :

– Au fait, madame Gratton n'est pas très jeune, mais c'est le genre de femme qui se maquille beaucoup pour paraître plus jeune, qui porte des robes, trop jeunes pour elle. Par exemple, lorsque mes hommes l'ont arrêtée, elle portait une mini-jupe.

Robert murmura :

– C'est trop, Lieutenant, c'est trop.

– Comment ça, c'est trop.

– Tant de preuves en quelques heures, le

revolver, le manque d'alibi de madame Gratton, son appel chez le notaire, non, il me semble que ça ne se peut pas.

– Et pourquoi pas ? Madame Gratton n'est pas une criminelle. Elle a commis des tas d'erreurs.

Robert demanda :

– Avez-vous vérifié à l'appartement que madame Gratton a supposément visité hier soir ?

– Oui. Cet appartement a été loué par un monsieur Smith. En vérité, c'était une chambre. L'homme n'a même pas couché là, il n'y est pas retourné.

– Bizarre.

– Mais non, madame Gratton voulait se servir de cette chambre pour préparer son alibi. C'est un ami qui a dû la lui louer. Elle a plusieurs amis.

Robert alors demanda :

– Puis-je lui parler ?

– Présentement, quelques-uns de mes hommes poursuivent l'interrogatoire. Mais elle refuse de parler, elle ne veut plus rien dire, du moins, pas

avant d'avoir vu un avocat.

– Alors, peut-être que j'aurai plus de succès que la police.

– Bon, je vais te la laisser voir.

Quelques minutes plus tard, Robert entra dans un petit bureau.

La femme qui se trouvait assise dans un fauteuil n'était pas très vieille, dans la quarantaine, pas plus.

Mais elle était trop maquillée. Elle avait du noir tout autour des yeux, et Robert comprit qu'elle avait pleuré et que son maquillage avait coulé.

– Pourquoi une femme veut-elle paraître si jeune ? Elle n'est pas laide, si elle ne se maquillait pas tant, on lui donnerait quarante ans, mais telle qu'elle est, on dirait d'une poupée, d'une vieille femme qui veut se rajeunir.

Il s'avança vers la femme.

– Madame Gratton.

Elle leva les yeux.

– Laissez-moi, je ne dirai plus rien, je veux voir un avocat. Vous n’avez pas le droit de me garder.

– Justement, madame Gratton, je puis vous trouver un avocat. Je ne suis pas de la police, je suis détective privé. Votre mari m’avait demandé de l’aider, de le protéger.

– Vous avez bien réussi. Non seulement il a été tué, mais c’est moi que l’on accuse de meurtre.

– J’ai reçu sa lettre trop tard, madame.

Le jeune Brien causa longuement avec la veuve.

– Je n’ai pas assassiné mon mari, je vous le jure, monsieur Brien. Je n’ai pas non plus téléphoné au notaire.

– Pourtant, il a dit...

– Il a menti, monsieur Brien. Je ne suis pas folle. Et puis, je n’ai jamais eu de revolver de ma vie. Ai-je l’air d’une criminelle ?

Puis, en pleurant, elle avoua :

– La vie était devenue impossible avec Miville. Il jouait souvent aux cartes, aux courses. Il entrait ivre, quelques fois. Il buvait beaucoup. J’ai fait la bêtise de partir de la maison. Je n’aurais pas dû. Je voulais reprendre ma vie, à ses côtés, car je l’aimais, je vous jure que je l’aimais. Mais j’avais les nerfs à bout, il me trompait. Je ne pouvais plus endurer ça. J’ai quitté la maison, j’ai cherché à le rendre jaloux.

– De quelle façon ?

– Je me suis fait des amis, j’ai travaillé, je me suis habillée en plus jeune, je voulais que mon mari le remarque. Il aimait les mini-jupes, j’en porte depuis ce temps-là, mais je n’aime pas ça.

– Je vous crois, madame.

Elle paraissait réellement sincère.

– Hier, j’ai encore fait une bêtise. Je n’aurais jamais dû me rendre seule à ce rendez-vous. La police ne me croit pas, mais je leur ai donné l’adresse, je puis décrire l’appartement.

– Je sais tout ça, madame. La police sait que vous y êtes allée, mais on dit que c’était pour

vous forger un alibi.

Robert promet de lui envoyer un avocat.

– Un très bon criminaliste, madame. Le meilleur, mon ami Jacques Sicotte. La police officielle, si elle veut vous garder, devra absolument porter une accusation et je n'ai pas l'impression qu'on le fera. On possède des preuves circonstanciées, mais aucune preuve formelle.

– Le revolver ?

– On l'a trouvé chez vous, mais il n'y a aucune empreinte sur la crosse.

– D'ailleurs, si j'avais tué mon mari, je n'aurais jamais été assez bête pour cacher le revolver dans ma boîte à bouquets. Je l'aurais jeté quelque part, n'importe où, mais je m'en serais débarrassé.

– Je vous crois.

Robert alla retrouver le Lieutenant Fortin.

– A-t-elle avoué ?

– Non, Lieutenant.

– Comme ça, tu n’as pas eu plus de succès que nous ?

– Que veux-tu dire ?

– J’en étais presque certain, mais elle m’a convaincu de son innocence.

– Allons donc !

– Son plus gros problème, c’est que son mari soit mort juste à temps. S’il était mort trois ou quatre jours plus tard, on ne l’aurait jamais accusée de meurtre.

– Tu n’es pas sérieux, Robert, lorsque tu dis que tu la crois innocente ?

– Oui, Lieutenant, mais avant d’en être complètement convaincu, je veux vérifier une chose.

Il allait sortir, mais il se retourna.

– Lieutenant, je veux vous prévenir. Au nom de madame Gratton, je vais engager mon ami, Jacques Sicotte. Alors, attention à ce que vous ferez à madame Gratton. Vous connaissez Jacques, n’est-ce pas ? Il réussit à créer des montagnes avec un rien et on prend les accusés

en pitié.

– Oui, je sais.

Robert sortit du bureau du Lieutenant.

Quelques instants plus tard, il entra dans une cabine téléphonique située au rez-de-chaussée.

Il fouilla dans le bottin puis, signala un numéro.

– Monsieur le notaire Gauthier, s’il-vous-plaît ?

– C’est moi.

– Ici le détective Brien, notaire. C’est au sujet de votre déposition. Je voudrais un renseignement.

– Lequel ?

– Vous avez déclaré que madame Gratton s’était informée au sujet de son mari et que vous lui aviez dit que son époux avait pris rendez-vous, dans le but de changer son testament.

– C’est exact.

– Avez-vous vu madame Gratton ?

– Mais non, je l’ai dit, je ne lui ai parlé qu’au téléphone.

– Vous la connaissez bien, c’est une amie, n’est-ce pas ?

– Une amie, c’est beaucoup dire. Je l’ai rencontrée une ou deux fois lorsque j’ai rendu visite à son mari.

– Alors, comment avez-vous fait pour reconnaître sa voix ?

– Mais... je n’ai pas dit que je l’avais reconnue.

– Donc, ça pouvait être une autre femme, n’est-ce pas, notaire ? Une femme se faisant passer pour madame Gratton.

– Mais pourquoi ?

– Je ne vous demande pas pourquoi, je vous demande si on a pu vous tromper ?

– Évidemment qu’on a pu me tromper, je ne pouvais reconnaître sa voix, c’était peut-être la deuxième fois que je lui parlais au téléphone.

– C’est tout ce que je désirais savoir, notaire.

Robert raccrocha.

– Eh bien ! cette fois, je suis persuadé qu'elle est innocente. Plus que ça, c'est la pègre qui a fait assassiner Gratton, je m'en doutais, mais maintenant, j'en mettrais ma main au feu. Mais pourquoi l'a-t-on assassiné ? Je l'ignore, complètement.

V

Une secrétaire complaisante

Robert Brien n'avait pas le temps de se lancer à la recherche du fameux bossu.

– Je vais attendre à ce soir.

Il téléphona à son service téléphonique et la jeune fille lui apprit :

– Vous avez reçu un appel de mademoiselle Louise Ricard. Elle vous a même téléphoné deux fois. Ça semble important. Elle n'a pas laissé de message. Je crois que vous savez où la rejoindre.

– Merci bien.

Robert jeta un coup d'œil sur sa montre. Elle ne marquait pas encore cinq heures. Avec un peu de chance, elle était peut-être au bureau.

Il téléphona et put lui parler.

– J’ai trouvé quelque chose dans un casier appartenant à Gratton. Je vous expliquerai tout ça ce soir. À quelle heure viendrez-vous me prendre ?

– Faisons une chose. Allons à nouveau manger ensemble.

– C’est que... avant d’aller au Caribou, il faudrait que je me change.

– Nous mangerons, puis vous irez vous changer, nous aurons le temps.

– Je m’attendais à faire du temps supplémentaire, ce soir, mais heureusement, mon patron n’est pas revenu. Je pourrai terminer dans quelques minutes.

– Attendez-moi devant la porte, il se peut que je tarde un peu.

À cinq heures cinq, Louise montait dans la voiture de Robert Brien.

– Alors, qu’avez-vous découvert ?

– Ceci.

Elle tendit un livret de banque au détective.

– Cette banque est située non loin du bureau.

Le jeune détective ouvrit le carnet et siffla.

– Diable, tout près de vingt mille dollars ?

– Oui.

– Mais où Gratton a-t-il pris cet argent ? Il n'a sûrement pas tout gagné ça au jeu.

– Je l'ignore, mais j'ai pensé que ça pouvait être très important.

– Et le dépôt le plus important a été fait il y a à peine trois jours. Vous êtes merveilleuse, Louise ?

– Dites-vous ça parce que j'ai découvert le livret ?

– Et pour ça et également parce que vous me plaisez.

– Je me demande si je dois vous croire.

– Je saurai bien vous le prouver.

Et Robert serra la main de la jeune fille dans la sienne.

Au cours du repas, le détective conta tout ce

qu'il savait.

– Mais il y a une chose que je ne comprends pas encore. Je suis persuadé que la pègre a fait tuer Gratton. Maintenant, on peut supposer plusieurs mobiles.

– Comment ça ?

– Il recelait peut-être des choses volées, il faisait peut-être le commerce de la drogue. Ça expliquerait ce fameux montant. Supposons qu'on ait confié à Gratton de la drogue et qu'il ait vendu son stock à une bande rivale. Par le fait même, il venait de signer son arrêt de mort.

– Et il ne pouvait demander l'aide de la police.

– Non. Alors, il a communiqué avec moi. La pègre savait que Gratton s'entendait mal avec sa femme. Gratton contait tout, on savait qu'il avait pris rendez-vous avec son notaire pour faire changer son testament.

– Alors, on a tendu un piège à madame Gratton. On a assassiné son mari, et on s'est arrangé pour que madame Gratton soit accusée. Une femme a téléphone au notaire.

– C’est ce que je ne m’explique pas, c’est la façon dont le meurtre a été commis. Ordinairement, la pègre n’agit pas de cette façon. Souvent, on a vu des criminels abattre un homme en pleine rue, mais l’assassin demeurait dans sa voiture et tirait même plusieurs coups.

– Cette fois, la femme était près de Gratton, elle l’a tiré à bout portant. Il a vu sa mini-jupe.

– Gratton connaissait probablement les filles de la bande, donc ce n’est pas l’une d’elles, il l’aurait nommée. Je commence à comprendre. On s’est arrangé pour que Gratton remarque la mini-jupe, qu’il le dise si jamais il ne mourait pas sur le coup.

– Mais qui a pu le tuer ?

– Nous tenterons de le découvrir ce soir.

À sept heures, Robert arrivait devant la maison où habitait Louise.

– Je vous attends dans la voiture.

– Mais il est beaucoup trop tôt, si nous arrivons au Caribou à huit heures, nous nous ferons remarquer. Venez avec moi, mais ne

ne passez pas de remarques sur mon appartement, ce n'est pas très grand. Une chambre et une cuisinette.

Robert l'accompagna. Elle le fit asseoir dans la petite cuisinette.

– Ce ne sera pas long.

Elle entra dans sa chambre pour se changer. Quelques instants plus tard, elle appelait :

– Robert.

– Oui.

– Pourriez-vous m'aider à attacher ma robe, au dos, j'ai de la difficulté.

– Certainement.

Il poussa la porte de la chambre. Il fait très noir.

– Mais où êtes-vous ?

– N'allumez pas, je suis ici.

Robert se guida beaucoup plus par la voix. Il ne voyait rien car quelques secondes plus tôt, il était en pleine lumière.

Soudain, il sentit quelque chose se glisser tout contre lui.

– Je suis ici. Nous avons le temps. Alors, prouvez-moi que je vous plais.

Le détective la prit dans ses bras. Louise n'était pas vêtue. Elle n'avait passé sur ses épaules, qu'un déshabillé et il était entrouvert.

Les mains du détective glissèrent sur ce jeune corps frémissant.

– Robert !

Et pendant que la main du détective effleurait les seins extraordinaires de Louise, la jeune fille l'embrassa avec passion.

Et cette passion continua de se déchaîner pendant plus d'une heure.

*

Robert portait des lunettes et une moustache.

Louise avait mis sa perruque noire, s'était coiffée différemment et elle était également

méconnaissable.

Ils se rendirent au cabaret Caribou et bientôt, Louise désigna Charlie.

– C’est lui, c’était l’ami de Miville.

Robert le fit demander à sa table. Il parlait le français mais avec un fort accent anglais.

– Heureusement que je savais que vous étiez bossu et que vous veniez à ce cabaret.

– Comment ça ?

– J’avais un ami, il s’appelait Miville, Miville Gratton, vous le connaissiez bien ?

– Oui.

– Il devait me présenter à vous. Vous deviez m’emmener dans des endroits où je pouvais m’amuser, dépenser beaucoup. Pas de femmes, j’en ai une très belle. Mais j’aime le jeu, le plaisir.

– Il vous avait parlé de moi ?

– Oui, m’avait dit : « Je te présenterai à mon ami le bossu. C’est lui qui te servira de guide. Nous le rencontrerons au Caribou. » Mais voilà,

j'apprends que mon ami est mort. Alors, j'ai pensé venir ici. J'espère que vous êtes le bon bossu ?

Robert éclata de rire.

– Oui, c'est bien moi.

– Dans ce cas, commandez, quelque chose. Buvons un peu et ensuite, nous nous amuserons.

Et Robert sortit une bonne liasse de billets de banque.

Le bossu Charlie, avait les yeux ronds. Et le trio se mit à boire. Cependant, Robert et sa compagne en prenaient beaucoup moins que Charlie. Le verre de ce dernier était toujours plein.

Robert se félicitait. Bientôt, le bossu serait ivre. Il avait de la difficulté à parler.

– Je vais vous emmener à mon appartement, fit Robert. De là, vous téléphonerez à des amis et nous organiserons une petite partie.

– Non, pas chez vous... les amis ne vous connaissent pas. Nous allons chez moi, cria le bossu.

Robert accepta. Mais en partant du club, il prit soin d'apporter avec lui deux bouteilles.

Charlie avait des amis et on lui en vendit.

Une fois à son appartement, Charlie voulut appeler ses ami.

– Nous allons boire un peu avant, autrement, quand ils arriveront, ils prendront tout.

– C'est vrai. Toi t'es un vrai ami.

– Miville était un vrai ami. J'ai de la peine.

– Bah ! Ne t'en fais pas pour lui, il ne mérite pas ta pitié. Je l'ai bien connu.

– Qui l'a tué ?

– Sa femme.

– Tu es certain ?

– Oui, il l'a dit à la police.

– Il l'a reconnue ?

Le bossu se mit à rire :

– Non, il ne pouvait pas la reconnaître... mais il a vu la jupe... la mini-jupe. Miville aimait les mini-jupes.

Robert éclata de rire. Il jouait bien son rôle.

– Il n’a vu que la mini-jupe et la police croit que c’est sa femme.

– C’est ça... le revolver dans sa boîte à bouquets. Ils ont tout trouvé.

Les journaux n’avaient pas encore parlé de ce fameux revolver. Donc, le bossu était dans le coup.

– Mais pourquoi Miville ne s’est-il pas sauvé quand il a vu sa femme.

Le bossu se mit à rire de plus belle :

– Il n’a pas vu sa femme. Il n’a pas eu peur... il a cru que c’était une petite fille... il a vu la mini-jupe.

Les mots se gravaient dans la mémoire du détective. Brusquement, il se leva. Il alla ouvrir la porte de la garde-robe.

– Qu’est-ce que tu fais, Jos ? Ne touche pas à mes choses.

D’un solide coup de poing, le détective l’envoya au pays des rêves.

– La fille à la mini-jupe... celle que Gratton a pris pour une petite fille, ce devait être lui.

– Quoi ?

– Il est petit, mince... Gratton ne l'a vu que de face. Il devait porter une perruque, peut-être même un chapeau ou quelque chose du genre pour cacher sa figure.

– On dit dans le journal qu'il faisait sombre.

– Oui, c'est ça, aidez-moi à regarder partout.

Cinq minutes plus tard, au fond d'un placard, dans une boîte, on trouvait un chandail, une mini-jupe, une perruque et du maquillage.

– C'est le temps d'appeler le Lieutenant. Charlie est encore ivre, quand il se verra pris, il dira la vérité.

*

Robert avait eu raison sur toute la ligne.

Charlie avait peur de l'échafaud et pour s'en tirer, il était prêt à vendre ses camarades.

Le chef de la bande, un dénommé Maxwell, un type bien placé, avait conçu tout le complot.

Gratton faisait avec cette bande, le commerce de la drogue. Mais il avait volé une provision d'héroïne à ses amis. Il avait par le fait même signé son arrêt de mort.

Au cas où les choses auraient mal tourné, on avait organisé une partie de cartes et quatre hommes seraient venus jurer que Charlie avait passé la nuit avec eux.

Déguisé en femme, Charlie avait attendu Gratton non loin de chez lui. Un complice était au volant de la voiture.

Le bossu avait tiré à bout portant sur son camarade et était demeuré debout au-dessus de lui, pendant quelques secondes, pour que Gratton, à demi-mort, voit bien la mini-jupe.

– Sans toi, Robert, il auraient probablement commis un meurtre parfait, fit le Lieutenant.

– Sans moi, continua le jeune détective, une femme aurait peut-être expié pour un crime qu'elle n'a pas commis, voilà le plus important.

Fortin demanda :

– Veux-tu m’accompagner au poste ?
J’aimerais prendre ton témoignage.

– Ça ne peut pas attendre à demain,
Lieutenant ?

– Si tu veux.

Robert serra Louise contre lui.

– J’ai commencé un travail, vers sept heures,
avec cette jolie secrétaire. Elle est très
complaisante, Lieutenant, je n’aime pas laisser le
travail à demi-terminé. Il se peut que ce soit très
long. N’est-ce pas, Louise ?

– Je l’espère, murmura-t-elle, je le souhaite.

Et quelques secondes plus tard, le détective et
sa compagne s’éloignaient rapidement en voiture.

Ne manquez pas, le mois prochain, une autre
aventure de Robert Brien, le détective Don Juan.

Lisez également les autres romans pour
adultes de Pierre Saurel : « Les aventures de Miss
Vénus, la reine du sexe », « IXE-13, l’espion
playboy » et « Les secrets intimes de Gigi, fille

de chambre ». Ce, romans sont en vente tous les mois, au même bas prix.

ATTENTION, LISEZ EN DERNIÈRE PAGE, UNE NOUVELLE QUI VOUS INTÉRESSERA, RECEVEZ VOS ROMANS PRÉFÉRÉS, PAR LA POSTE, TOUS LES MOIS, TOUT EN ÉPARGNANT DE L'ARGENT.

Cet ouvrage est le 753^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.